
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 25

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

25 février 1997

En toute liberté

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Mardi 25 février 1997

Le Devoir • p. B8 • 563 mots

En toute liberté

Martin, Andrée

Le Sceau du secret
Chorégraphie: Tassy Teekman. Interprètes: Sophie Corriveau, Anne Le Beau, Ken Roy, Rachel Worth. À l'Espace Tangente, du 20 au 23 février dernier

Il est agréable de voir un spectacle où chorégraphes et interprètes semblent avoir eu un plaisir fou à se lancer librement dans la création. Rares sont les oeuvres où l'on sent, en filigrane, une telle liberté de choix, dans une (apparente) absence de censure. Ces pièces sont reconnaissables à la fraîcheur qui s'en dégage, mais aussi à la spontanéité des danseurs sur scène; une spontanéité particulièrement agréable à regarder. Avec *Le Sceau du secret*, Tassy Teekman n'a pas eu peur de cette liberté de choix, et semble même y avoir plongé la tête la première. Il ressort de la suite de trois pièces composant *Le Sceau du secret* - *Dyade*, *Soli & Tercet* - une folie et un caractère ludique, jusqu'ici insoupçonnés chez cette chorégraphe.

Le fait d'avoir choisi de créer trois pièces indépendantes les unes des autres, et non trois tableaux d'un même spectacle, témoigne déjà du désir de ne pas se conformer complètement aux règles tacites de la représentation scénique. En principe, chacune des oeuvres n'a rien à voir avec les deux autres. Cependant, en observant bien, on y retrouve parfois une parenté gestuelle, et une similitude dans la nature des

Borremans, Guy

Jocelyne Montpetit et Carlos Sanchez

ambiances proposées. *Dyade*, un très beau duo interprété par Anne Le Beau et Ken Roy, demeure une pièce à la fois dynamique et diffuse. Le choix de dévoiler doucement l'identité des deux interprètes, en les installant dans un faible éclairage bleuté et un épais brouillard, confère beaucoup de mystère à l'ensemble de cette création. La gestuelle abondante, parfois lente, parfois vive et énergique, de même que la complicité entre les deux personnages - une complicité d'amis, de frère et de soeur, mais non de couple - donne à ce duo sa beauté et sa force. Complètement à l'opposé, le trio féminin *Tercet* présente un univers où le plaisir, les situations comiques, et même parfois le délire ont tout à fait leur place. Sur un collage de musiques folkloriques - rigodons, cornemuse et tutti quanti - les trois danseuses prennent des allures de petites écolières sautillantes et pleines d'énergie, tantôt coquines, tantôt délinquantes ou sensuelles. Avec cette pièce, Tassy Teekman semble indirectement répondre aux langues fourchues soutenant que la chorégraphie contemporaine demeure trop «cérébrale». Ici, tout le monde s'amuse allègrement; les interprètes, la créatrice et les spectateurs.

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19970225-LE-079

Toutefois, c'est le solo intitulé Soli, dansé par Ken Roy, qui consacre définitivement l'originalité et la singularité de ce spectacle. Personnage un tantinet clownesque, entre le simple d'esprit et le pitre, le danseur épouse une gestuelle inhabituelle. Entre la délicatesse et la folie, les mouvements relâchés, la désarticulation des membres du corps, et les actions corporelles saugrenues et imprévisibles, composent un être et un univers onirique. Soli nous entraîne sans le moindre détour en plein coeur d'un rêve, où on se plaît à ne rien comprendre. Même si, de manière cartésienne, les élucubrations gestuelles de ce personnage n'ont pas de sens, elles contiennent néanmoins une logique bien à elles, à travers lesquelles se mélangent l'absurde et le réalisme. Un solo étonnant.

L'unité perdue

Avec son duo La Ligne invisible, présenté du 19 au 22 février dernier à l'Agora de la danse, Jocelyne Montpetit voulait aborder les thématiques de l'abandon, de la fertilité et de l'amour. Elle y est parvenue, et avec une clarté sans précédent dans son oeuvre chorégraphique. Avec une signature gestuelle et esthétique bien à elle, où le rouge de la robe de Montpetit et celui du rideau de fils de cuivre dominant fièrement, elle nous entraîne dans un monde dont les mouvements et les actions «théâtrales» se succèdent sans heurt. Par des images à la fois fines et brutes, et des attitudes du corps légèrement primitives, l'artiste met en scène la recherche de l'unité perdue.

En droite ligne avec la pensée de Platon, la chorégraphe nous donne à voir dès le début de la pièce, l'ancienne séparation de l'être androgyne en deux parties. Par

la suite, l'homme (interprété par Carlos Sanchez) et la femme (Montpetit), n'ont de cesse de se chercher sans jamais véritablement se retrouver. L'un des aspects fascinants chez cette artiste, c'est sa manière de chorégrapier le corps dans sa globalité, mais aussi dans ses moindres détails; les doigts, les pieds, et surtout les différentes parties du visage, comme les yeux, la bouche, etc. Les seuls points regrettables de cette pièce demeurent certains choix musicaux - Bach et Haendel - qui ne collent pas à l'univers tellurique de la chorégraphe, de même qu'un lyrisme un peu trop prononcé dans quelques tableaux, ayant pour effet d'amoindrir les forces brutes de l'oeuvre.